

## Charlotte

Ça fait bien longtemps que le quotidien des hommes a changé. Depuis 2212, notre société est divisée en deux parts inégales, un peu comme un verre de pastis mal dosé par un alcoolique.

Je m'appelle James et je vis dans ce qu'on appelle *La ville morte*. Enfin, vivre est un bien grand mot. Ici, on essaie juste de survivre. Des rats, des déchets, des maladies : le danger est omniprésent.

Dans cette nouvelle société, lorsque t'es trop pauvre pour eux, que tu enfreins les règles ou que tu ne rentres pas dans leurs cases, ils t'envoient au niveau inférieur. C'est comme ça depuis qu'ils ont réalisé que leur pollution était devenue invivable dans la ville. Ils ont eu l'idée d'en construire une deuxième par-dessus celle qui existait déjà, créant un beau cache-misère et nous condamnant à errer dans la pauvreté. C'est là qu'est née la cité nouvelle, Main City. Un endroit où tous les connards de riches séjournent. Un endroit où tout ce beau monde a une vie parfaite. Un endroit où demain n'est une inquiétude pour personne.

Depuis que maman est tombée malade, je dois régulièrement monter pour lui acheter des médicaments. Main City a beau se trouver au-dessus de nos têtes, il est plus compliqué d'y entrer que d'en sortir. Surtout pour un gamin habillé en clodo comme moi.

Pour se rendre en haut il faut se faufiler dans une multitude de petites galeries sans réelles issues. De longs tunnels humides et sans fin. Il est facile de s'y perdre lorsque l'on ne les connaît pas comme sa poche.

Les odeurs nauséabondes des détritiques ne me dérangent même plus. Je marche une bonne dizaine de minutes les pieds dans les eaux usées, avant de monter une échelle rouillée et pousser la plaque d'égout pour enfin voir la clarté du jour.

Une fois arrivé au niveau supérieur, je passe dans les petites ruelles, rasant les murs des buildings pour pas me faire choper par les flics. Les gens d'en bas n'ont pas le droit d'aller dans la ville, et ils y sont plutôt mal reçus. Sûrement par crainte qu'on leur file nos maladies. En ce moment, une épidémie du syndrome HR-113 se répand dans les souterrains. Une maladie incurable qui provoque chute de la tension artérielle, nausées, épistaxis, engourdissement des membres, et une fièvre qui finit par vous faire passer l'arme à gauche en quelques semaines seulement.

Je m'engage sur une grande allée. Il y a beaucoup de passage, j'espère ne pas me faire remarquer. Je me stoppe devant le passage piéton en attendant que les voitures passent. Je relève légèrement la tête pour examiner ce qui m'entoure. C'est impressionnant. Je déteste cet endroit mais la ville est vraiment belle... je ne peux le nier. De grands immeubles modernes composent le quartier des affaires. J'ai l'impression de n'être qu'un grain de riz à côté de ces colosses de béton. Plusieurs façades sont occupées par des affiches publicitaires ou des hologrammes qui font la promotion de produits tous plus inutiles les uns que les autres.

Les véhicules s'arrêtent, le petit bonhomme passe au vert, je m'avance pour traverser la route en compagnie de quelques bons citoyens en costard-cravate.

Ici, la technologie a bien plus évolué qu'en bas. Tout est trois fois plus grand, plus cher, plus démesuré. Les policiers eux-mêmes patrouillent dans des véhicules volants suréquipés, des "skyver". J'avoue que c'est plutôt stylé.

J'accélère légèrement le pas lorsque je sens le regard de l'un d'eux un peu trop insistant sur mon dos. Je croise les doigts pour qu'aucun ne me demande mes papiers... je tourne les talons pour changer de rue et me fondre dans la foule. Trop tard. J'entends une voix grave m'interpeller. Je commence à courir et emprunte la première ruelle que je croise. Quoi de mieux que de démarrer un jeudi matin par une course poursuite avec la flicaille ?

J'enjambe deux ou trois poubelles et me précipite dans les virages. Je les entends encore hurler en m'ordonnant de m'arrêter. Je repère de loin une plaque d'égout et lorsque je l'atteins, m'empresse de l'ouvrir. Je me glisse à l'intérieur et la referme aussitôt. Les trois poulets passent juste au-dessus de ma tête et continuent leur traque sans savoir que leur cible est maintenant derrière eux. J'attends quelques minutes pour m'assurer qu'ils sont bien partis puis m'extirpe de ma planque.

Je m'avance dans la grande rue et longe un bâtiment imposant, plutôt classe. De belles pierres blanches habillent les murs et de longues colonnes de marbre soutiennent la toiture. Des marches mènent à une immense porte en bois au-dessus de laquelle je peux lire "HAYFIELD". Un lycée je suppose.

J'admire la bâtisse lorsqu'une voix attire mon attention. Trois jeunes hommes en uniforme et bien coiffés, s'avancent dans ma direction. L'un d'eux ricane en s'adressant à moi :

"Tiens, tiens, tiens, qu'avons-nous là ? C'est pourtant rare de voir des rats remonter à la surface."

Il est bien plus grand que moi. Ses cheveux bruns plaqués en arrière et ses yeux marrons cachés derrière d'horribles lunettes lui donnent un air sérieux. Sa gueule me revient pas.

Ses collègues passent derrière mon dos et m'attrapent les épaules pour me maintenir en place. J'essaie de bouger mais ils m'immobilisent davantage. Il se rapproche :

“Tu sais ce que tu risques à monter ici, sale clochard ? Ce serait bête que tu...”

Je lui ai mis un coup de boule. Il puait d'la gueule. Je le vois se recroqueviller misérablement en recouvrant son nez avec ses mains. J'esquisse un sourire qui s'efface rapidement lorsqu'une vive douleur me parcourt l'estomac. J'ai à peine le temps de relever la tête que je reçois un autre coup, au visage cette fois, qui m'envoie passer le bonjour au goudron. Je suis par terre, faisant de mon mieux pour protéger les parties sensibles de mon corps.

Une voix aiguë retentit. Je ne distingue pas ce qu'elle dit, je suis bien trop sonné. Je les entends s'engueuler, les coups cessent et je les vois s'éloigner en m'insultant. Une silhouette bien plus petite s'approche alors et s'accroupit à mes côtés.

Je me redresse, m'assois pour reprendre mes esprits et discerner la personne en face de moi.

C'est une fille. Elle a l'air d'avoir mon âge. Cheveux bruns, mi-longs, peau claire, et des yeux verts qui lui donnent un regard paisible et tendre. On dirait une poupée... elle plonge la main dans sa poche et en sort un bout de tissu blanc. Elle me le tend puis m'indique d'un geste simple que j'ai quelque chose sur le visage. Je remarque alors que ma lèvre inférieure saigne. Je saisis le mouchoir et le place délicatement sur ma plaie. Il est doux.

Elle m'observe un instant avant de me demander si je vais bien – je hoche la tête pour signifier que oui –, puis d'où je viens, comme si ce n'était pas assez évident. Je réponds simplement par “De la ville morte”. Elle me sourit avant de se relever, de tourner les talons et de disparaître dans la foule. Je reste quelques minutes au sol, sous le choc, stupéfait. Je regarde ma main, dans laquelle se trouve encore l'étoffe blanche où est brodé un prénom : Charlotte.

**Lee-lou Gaudé**